

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Littérature acadienne
Pour en finir avec Évangéline

Francine Bordeleau

Number 76, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

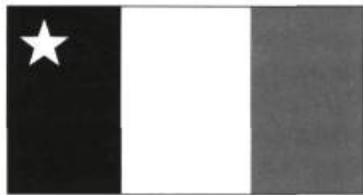
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1994). Littérature acadienne : pour en finir avec Évangéline. *Lettres québécoises*, (76), 20–23.



Littérature acadienne : pour en finir avec Évangéline

DOSSIER
Francine Bordeleau

Si Antonine reste la plus célèbre, elle n'est plus la seule : une poignée d'écrivains, qui ont nom Herménégilde Chiasson, Gérald Leblanc, France Daigle, Serge Patrice Thibodeau ou Jean Babineau, sont en train de faire prendre un grand virage à la littérature d'Acadie. Certes, il s'en trouvera toujours pour écrire sur l'Histoire et la Déportation, et le faire avec conviction; mais il s'en trouve aussi pour revendiquer leur entrée dans quelque chose qui s'apparente à la modernité. En somme, la littérature acadienne est aujourd'hui — le constat s'impose — en pleine effervescence.

A QUARANTE ET UN ANS ET AVEC SEPT LIVRES DERRIÈRE ELLE, France Daigle est considérée, à Moncton, comme l'une des figures de proue de la «nouvelle» littérature acadienne. Mais le Québec aura attendu 1993 et la publication de *La vraie vie* (une coédition des Éditions d'Acadie et de l'Hexagone; d'être associée à une maison montréalaise aura sans nul doute aidé l'écrivaine à être lue ici) avant d'accorder une certaine attention au travail de M^{me} Daigle. En prenant soin de préciser combien ce roman semblait «peu acadien». «Au Québec, on a dit de *La vraie vie* qu'il n'exprimait pas la réalité acadienne, ironise son auteure. Mais on ne sait pas ce que c'est que l'Acadie.» Tout ce que le Québec en sait, renchérit Paul Bourque, directeur des Éditions Perce-Neige, «ce sont les clichés de Radio-Canada, institution qui a été prise en main par l'élite québécoise. Un reportage sur nous montre invariablement James Bamber à côté

d'un bateau de pêche.»

Que s'attend-on à retrouver dans un texte acadien ? Des bancs de homards et des bords de mer balayés par les embruns ? des Sagouines racontant leurs souvenirs au coin du feu ? des déportés en quête d'une mythique Acadie perdue ?

Au Congrès mondial acadien, qui eut lieu à Moncton en août dernier, ces images furent longuement évoquées. Et suscitèrent des débats homériques, notamment entre Herménégilde Chiasson et Jacques Savoie.

Chiasson, c'est le grand poète acadien. «L'un des plus intéressants poètes de toute la francophonie», avec des textes d'«une véritable splendeur», dit de lui le Québécois Claude Beausoleil, qui a travaillé à une *Anthologie de la poésie acadienne*. Savoie, que l'adaptation au cinéma de son roman *Les portes tournantes* a rendu célèbre, c'est l'écrivain acadien qui, dans la foulée d'Antonine — Antonine qui, insiste malicieusement Marcel Ouellette, directeur général des Éditions d'Acadie, «a conservé sa maison de Bouctouche où elle passe ses étés» —, s'est installé à Montréal, publie dans des maisons montréalaises et, pensent certains de ses compatriotes, regarde l'Acadie de l'extérieur mais n'hésite pas à y revenir pour réaliser des films documentaires à saveur folklorique.

Les anciens et les modernes

Le mot «folklore», vingt-deux ans après les débuts de *La Sagouine*, aux Feux-Châlins de Moncton, et très exactement quinze ans après le prix Goncourt décerné à Antonine Maillet pour *Pélagie la Charrette*, n'a pas bonne presse à Moncton. «Ici, on en a soupé de la recherche des racines», dit Marcel Ouellette. Pour lui, c'est d'ailleurs l'un des



Herménégilde
Chiasson



Jacques
Savoie



messages lancés lors du Congrès mondial acadien, qui aura été l'occasion de «l'affirmation d'une Acadie contemporaine».

L'événement, qui a accueilli près de deux mille personnes venues de Louisiane, de France et de Belgique, voulait aussi regrouper les Acadiens de la «diaspora». Mais voilà un autre concept qui ne fait guère l'unanimité. Marcel Ouellette prévient :

Le concept de diaspora est dangereux, qui entretient l'idée selon laquelle l'Acadie serait uniquement constituée de brebis égarées lors de la Déportation. Il ne faut pas en faire la définition principale de l'Acadie. De toute façon, ce qu'on appelle «l'Acadie de la diaspora» ne vit pas une réalité acadienne.

«La Déportation est une image qui nous écrase. J'ai longtemps pensé que l'errance était la métaphore de l'Acadie. Puis je me suis rendu compte que cette idée-là ne mènerait nulle part», ajoute Herménégilde Chiasson.

L'errance, la Déportation ? Pour nombre d'Acadiens, il y a pour ainsi dire vice de mythe. Et l'été dernier, près de cent cinquante ans après la publication du désormais célèbre *Évangéline* d'Henry Wadsworth Longfellow — un long poème en cinq parties (et ni un roman, comme le croient plusieurs, ni la biographie romancée d'un personnage réel) qui se veut peut-être, du reste, une ode romantique exploitant le thème, récurrent dans la littérature étasunienne, de la quête d'identité nationale avant que d'être un hommage aux déportés acadiens —, la version «dissidente» du fameux mythe aura enfin bénéficié d'une tribune élargie. Version

dissidente parce qu'elle dit que les Acadiens ne sont pas les descendants de ceux qui ont été déportés, mais de ceux qui, comme le souligne Herménégilde Chiasson, «ont refusé d'être déportés»; qu'ils habitent un territoire bien circonscrit : une partie des Maritimes; qu'ils vivent, comme le reste du monde, à l'heure du presque *xxi^e* siècle.

Voilà cependant un discours qu'à Montréal on ne semble pas prêt à intégrer. Car au bout du compte, poursuit Chiasson, l'auteur de *Vous* (prix France-Acadie 1992), «l'image acadienne est fabriquée au Québec, par des Acadiens qui vivent au Québec».

Comme Antonine Maillet, bien sûr. Antonine restée fidèle à elle-même depuis *La Sagouine* — «fidèle à une acadie folklorique», lui reprochent certains compatriotes —, contestée à Moncton justement parce qu'elle est restée collée à la tradition orale, mais estimée, voire admirée malgré tout. On n'oublie pas que c'est notamment grâce à son Goncourt — prix littéraire qu'elle est la seule, de tous les Canadiens, à avoir remporté — que «la France, aujourd'hui, distingue l'Acadie du Québec», précise Marcel Ouellette.

Cette ambivalence a-t-elle déjà fait souffrir le premier écrivain acadien à avoir publié dans des maisons «importantes» (Fides, Beauchemin, Leméac... sans oublier Grasset, responsable de l'édition française de *Pélagie la Charrette*) ? N'en transparait plus, en tout cas, qu'une certaine lassitude. Mais il est vrai qu'à force d'être soumise à la question, sommée de s'expliquer... Elle consent à commenter :

Le mépris qu'on affiche envers le folklore est indécent. Cela dit, je crois que plusieurs confondent «folklore» et «régionalisme». Or, j'estime que la Sagouine et Pélagie ne sont absolument pas des personnages régionalistes; elles sont avant-gardistes, tout à fait modernes. Elles ont eu une gloire, un rayonnement : si on les applaudit, c'est justement parce qu'elles atteignent une dimension universelle, parce que les lecteurs ne voient pas en elles des Acadiennes d'abord.

Pour Claude Le Bouthillier, qui a publié cet automne, chez Québec/Amérique, *Les marées du Grand Dérangement* (la suite de *Le feu du mauvais temps*, publié chez le même éditeur en 1989 et lauréat du prix France-Acadie), il importe de «s'approprier l'Histoire en nommant ce qui est arrivé, de montrer la force de cette Histoire-là». Comme son titre l'indique, le roman de cet écrivain acadien lui aussi installé à Montréal parle de la Déportation, un sujet qui demeure, aujourd'hui encore, «très mal connu», et de ses conséquences. Et Angèle Arsenault y signe une préface qui ne doit guère plaire à quelqu'un comme Herménégilde Chiasson.

L'île Saint-Jean, c'est chez nous ça. Et ces gens-là dans les bateaux pourris qui meurent dans les naufrages et souffrent comme des bêtes, ce sont mes ancêtres, ma famille. [...] Oui, le peuple acadien est profondément croyant et sa quête, parsemée d'obstacles, de la terre promise ressemble à la quête du Graal, cette coupe qui aurait contenu le sang du Christ.

Dans cette sorte de querelle entre anciens et modernes qui est en train de secouer la littérature acadienne, Le Bouthillier ne veut pas s'immiscer. Pour lui, du reste, il s'agit là d'un faux débat. «Il faut que des gens travaillent sur la modernité. Mais on ne peut négliger notre histoire qui constitue, pour les Acadiens, un moteur très puissant. Aussi puissant, sans doute, que la Bible.»

Qu'est-ce que la littérature acadienne ?

Décidément ! On ne lésine pas sur les comparaisons, chez les Acadiens. Antonine Maillet aussi y va de sa référence biblique, mais pour expliquer la genèse de la littérature acadienne. Celle-ci comporte «une importante dimension orale qui a donné lieu à un véritable corpus constitué de paraboles et de symboles très riches, comme dans la Bible».

«L'oralité a considérablement marqué, et marque encore la littérature», insiste pour sa part Raoul Boudreau, professeur à l'Université de Moncton.

Les écrivains acadiens ont mis du temps à investir la fiction. Il y eut d'abord, au début du siècle dernier, les essais historiques. «La littérature de fiction, et publiée, ne commence qu'à la fin des années cinquante ou au début des années soixante. Elle naît avec des poètes



Marcel Ouellette



Antonine Maillet

(comme Ronald Després)», rappelle M^{me} Maillet. Au même moment, l'écrivaine publie ses premiers romans. «On peut dire de l'œuvre d'Antonine Maillet qu'elle est véritablement fondatrice de la littérature acadienne», reconnaît Claude Beausoleil.

L'une des particularités de la littérature acadienne, c'est que «l'œuvre fondatrice» et sa contestation apparaissent presque en même temps (à dix années d'intervalle tout au plus). Au début des années soixante-dix, en effet, la littérature acadienne explose littéralement. Le mouvement est amorcé par les poètes, avec Raymond LeBlanc comme chef de file. Paru en janvier 1973, son recueil *Cri de terre* (le premier titre publié par les Éditions d'Acadie) — dont l'importance, dans le milieu acadien, est comparable à celle qu'a eue *L'homme rapaillé* de Miron pour le Québec — est unanimement considéré comme LE livre fondateur de la modernité acadienne.

«Modernité»? Le terme a des connotations telles qu'il vaudrait peut-être mieux parler, en ce qui concerne l'Acadie, de «contemporanéité». Avec LeBlanc, ça n'est plus l'expression de la nostalgie, mais la parole de l'homme aux prises avec son époque et son espace. C'est ainsi que le poète peut écrire :

*Je suis Acadien
Ce qui signifie
Multiplié fourré dispersé acheté aliéné vendu révolté
Homme déchiré vers l'avenir*

mais aussi :

*Je suis de ceux pour qui l'homme
Est plus grand que les murailles
Plus que le mot qui le nomme
Plus qu'un robot au travail*

Raymond LeBlanc a pavé la voie aux Herménégilde Chiasson, Gérald Leblanc, Dyane Léger, France Daigle, Huguette Bourgeois, Clarence Comeau, Serge Patrice Thibodeau (lauréat, en 1993, du prix Émile-Nelligan pour *Le cycle de Prague*, publié aux Éditions d'Acadie; Thibodeau est le premier francophone hors Québec à avoir reçu ce prix)... Depuis deux décennies s'élabore ainsi, et se peaufine, une voix poétique forte.

L'Acadie est-elle, comme le dit Claude Beausoleil, «une terre vouée à la poésie»? En tout cas «on attend toujours ce qui serait le grand roman acadien», affirme France Daigle. Raoul Boudreau, qui oppose «la modernité de la poésie» au «traditionalisme du roman», est encore plus catégorique. «À part de rarissimes exceptions, le roman acadien, qui se caractérise par des sagas historiques façon Antonine Maillet, qui renvoie constamment au passé et à la quête des racines, en est encore au XIX^e siècle.»

Il y a tout de même progrès car, dans les années cinquante et soixante, les intellectuels se demandaient si l'on pouvait vraiment parler d'une littérature acadienne. La question n'était ni farfelue ni oiseuse, car l'existence effective d'une littérature est liée à un certain nombre de conditions.

Aujourd'hui, son existence ne fait plus aucun doute. Quant à sa spécificité... «Chercher à définir la spécificité de la littérature acadienne constitue un exercice un peu vain», estime Antonine Maillet.

«À l'extérieur de l'Acadie, notre principal auditoire est le Québec, qui voudrait bien trouver à la littérature acadienne une «spécificité», une saveur régionales. Et l'y enfermer. Mais nous, nous devons en sortir. En arriver à ce que la spécificité acadienne ne se définisse plus nécessairement par le contenu, mais par la forme elle-même», renchérit Raoul Boudreau.

Là se trouve, croit-il, la grande contribution des Chiasson, Daigle et autres Thibodeau à la littérature acadienne, qui ont «une façon spécifique de traiter le discours». Ainsi chez France Daigle, analyse son collègue Herménégilde Chiasson, l'Acadie n'est jamais nommée; mais le rythme et la facture sont très acadiens. Reste à savoir si on se dit écrivain par accident acadien, ou Acadien par accident écrivain? Ceux-là préfèrent être écrivains d'abord. Qui, par hasard, vivent en Acadie, mais pourraient aussi bien vivre ailleurs. «La nouvelle littérature acadienne traite des thèmes universels qui, par hasard, sont situés ici», revendique Marcel Ouellette. Quitte à ce que, dans les faits, les choses ne se tranchent pas aussi facilement, soient plus contradictoires. En tout cas, dira Chiasson, «Borges a eu plus d'influence sur moi que Maillet».

Écrire à Moncton

Comme Raymond LeBlanc, Chiasson avait, en 1972, à peine plus de vingt-cinq ans. Pour ces jeunes intellectuels en rupture de ban, tout était à faire. «Notre génération a dû se forger un projet littéraire. Réconcilier la modernité et la tradition orale : on en était rendu là», récapitule le poète.

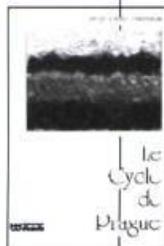
Oui mais. À peu près en même temps que LeBlanc, Michel Roy publie chez Québec/Amérique un essai intitulé *L'Acadie perdue*. Roy s'attaque au mythe de la Déportation, de l'Acadien prospère avant la Déportation. Le livre a été très mal reçu, et son auteur, qui a dès lors cessé d'écrire, est parti vivre à Ottawa. Les Acadiens et leurs élites n'étaient pas prêts à entrer dans la modernité à n'importe quel prix. Aujourd'hui, la société acadienne serait peut-être plus philosophe envers l'essai de Roy. Bien que se soient instaurées ici «une sorte de paresse intellectuelle, une complaisance dans l'idéologie traditionnelle», assure Chiasson.

Par chance il y a, depuis environ vingt-cinq ans, l'Université de Moncton. La ville est loin de posséder ce visage francophone qu'on peut encore trouver à Montréal. Mais la présence de l'institution fait que la culture francophone — acadienne — est beaucoup plus dynamique, ici, que la culture anglophone. D'où, malgré tout, l'actuelle «effervescence» de la littérature acadienne. Ainsi l'an dernier, Raymond LeBlanc publiait *La mer en feu* : ce sera la première réimpression que feront les toutes jeunes Éditions Perce-Neige (la maison n'a droit au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada que depuis 1991); et chez ce même éditeur paraissait *Bloupe*, le premier roman de Jean Babineau.

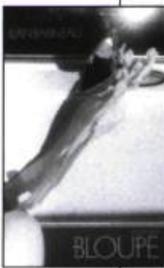
Babineau est-il celui par qui arrivera LE grand roman acadien? Pour l'heure, en tout cas, *Bloupe* qui, dit son éditeur, «arrive à suggérer le foisonnement et les contradictions animant la nouvelle littérature acadienne», fait jaser. Parce qu'il s'agit d'un roman urbain complètement éclaté, voire baroque (et, «en quelque sorte, post



Raymond LeBlanc



Serge Patrice Thibodeau



moderne», comme le qualifie Raoul Boudreau) mais surtout parce que son auteur écrit «chiac».

Le chiac (mot dérivé de «Shediac») est un peu l'équivalent du joul québécois. Il se définit par le mélange de français et d'anglais, et par l'utilisation, en simultanéité, de plusieurs niveaux de langue. Bien que le chiac fasse partie intégrante de la réalité acadienne, son usage à des fins littéraires est fortement contesté. Ici, il est naturel d'écrire en français, mais écrire chiac ? «En Acadie, certaines réalités ne peuvent être exprimées exactement et totalement qu'en chiac. Le censurer serait inacceptable», fait valoir Raoul Boudreau.

Mais écrire chiac, promouvoir le chiac, c'est enfoncer le doigt dans une plaie vive. Car comme le dit encore M. Boudreau, «il n'y a pas de débat linguistique en Acadie, mais bien pis : ici se livre un combat quotidien avec la langue, et ce combat se répercute dans la littérature».

Le Québec et l'Acadie seraient-ils engagés dans la même lutte contre l'envahisseur anglais ? Pas vraiment. Les Acadiens ne semblent craindre ni le Canada anglais ni les États-Unis (à ce chapitre, ils en auraient plutôt contre l'impérialisme culturel québécois). «Mais ils ont développé un sentiment de honte atavique qui provient essentiellement de leur incapacité à maîtriser la langue comme ils le voudraient», explique M. Boudreau.

L'appropriation du discours

Selon Alain Masson, ancien professeur de l'Université de Moncton dont les Éditions Perce-Neige viennent de publier les articles et comptes rendus sur la littérature acadienne écrits depuis 1972 (regroupés sous le titre *Lectures acadiennes*), ce serait à cause de cette incapacité que l'Acadie n'a pas encore réussi à produire de grands, ou simplement de très bons romans.

La littérature acadienne est l'une des rares «littératures de l'exiguïté» (pour reprendre le titre de l'essai de François Paré, publié aux Éditions du Nordir en 1992, et lauréat du Prix du Gouverneur général en 1993) à avoir produit un discours critique sur elle-même. Cette «première tentative» est en vérité fascinante, qui propose autant une lecture autre que des outils théoriques destinés à appréhender des œuvres que le «centre» (à savoir : Montréal) a jusqu'ici considérées avec une certaine condescendance. Dans la lignée de François Paré — avec la même empathie, pourrait-on dire —, Masson cherche à élaborer un langage critique qui ne soit pas opprimant pour les «petites» littératures. Nullement complaisant toutefois, l'auteur de *Lectures acadiennes* fait des mises en garde : contre «la littérature régionaliste», contre «le cercle tautologique d'une littérature trop étroitement contrainte par sa solidarité avec les valeurs locales»...

En guise de préface à ce recueil de textes, Raoul Boudreau écrit :

On connaît la difficulté de la critique dans les petites littératures où l'exiguïté crée un mélange de familiarité, de connivence et de promiscuité auquel vient s'ajouter parfois le sentiment diffus de notre fragilité qui rend très difficile sinon impossible la mise à distance indispensable à cet exercice. Alain Masson reste encore aujourd'hui la chance de la littérature acadienne [...].

Avec Marguerite Maillet — qui fut la première à enseigner la littérature acadienne à l'université —, Masson a appliqué à la (jeune) poésie d'Acadie des outils critiques et conceptuels qui auront permis d'en détecter «la spécificité formelle et en quelque sorte organique», écrit encore M. Boudreau. Et c'est en effet à cette seule condition que l'on peut analyser la littérature acadienne autrement qu'à partir de son contenu, comme le souhaitent les écrivains.

La difficile diffusion

Mais encore faudrait-il que ces travaux soient connus. Or, tous genres confondus, la littérature acadienne dispose de peu de moyens de diffusion. Y compris sur son propre territoire. Ainsi les librairies francophones sont rarissimes : on n'en compte que quelques-unes dans la région de Moncton, et encore moins dans le reste des Maritimes. «Il nous faudrait faire un sérieux travail de développement», concède Paul Bourque. Quant aux traductions... Peut-être parce que Susan Alexander, leur directrice générale, est bilingue et a longtemps travaillé pour le ministère responsable de la culture — au Nouveau-Brunswick, il n'existe pas de ministère de la Culture comme tel —, les Éditions Goose Lane, de Fredericton, s'intéressent réellement à la littérature acadienne et commencent à traduire des œuvres. «Un petit mouvement s'amorce dans le Canada anglais, dit M^{me} Alexander. Toutefois, si les auteurs acadiens sont assez bien connus des anglophones de l'Est, les Canadiens de l'Ouest ne les connaissent pas du tout, et cela constitue un handicap supplémentaire.»

D'autant que — air connu — les budgets consacrés à l'édition s'amenuisent : en cinq ans, l'aide provinciale a fondu du tiers. Paul Bourque parle d'un sous-financement chronique qui met en situation de péril aigu les éditeurs du Nouveau-Brunswick. «Les subventions accordées par la province correspondent à peu près au quart de ce que donne le gouvernement québécois.» «Dans un tel contexte, nous ne pouvons nous permettre de prendre des risques», ajoute Susan Alexander.

Restent les coéditions — avec les maisons québécoises surtout, et les maisons européennes parfois — qui aident à diffuser les œuvres. Les écrivains acadiens estiment d'ailleurs ne pas avoir vraiment le choix. «Si nous voulons avoir une audience au Québec, nous devons nous associer à quelqu'un du Québec», insiste France Daigle. Et aux infrastructures fédérales et québécoises puisque, dit-on ici, «c'est le Québec qui gère la francophonie canadienne». «Mais si on avait l'argent, revendique Herménégilde Chiasson, les décisions qui concernent l'Acadie seraient prises en Acadie. Et nous produirions nous-mêmes un discours susceptible d'être diffusé.»

Mais peut-être n'est-ce qu'une question de temps, croit une France Daigle philosophe. En attendant, «les œuvres se font, en dépit de l'absence de publicité, en dépit de la plus ou moins vaste diffusion».

Raymond Guy LeBlanc

La mer en feu

POÉSIE 1964-1997



LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE

1000 RUE BELLE ÉTOILE

